Document generated on 07/17/2025 8:06 a.m.

XYZ. La revue de la nouvelle

Qui l'aurait cru?

Madeleine Monette

Number 94, Summer 2008

Sorties

URI: https://id.erudit.org/iderudit/2959ac

See table of contents

Publisher(s)

Publications Gaëtan Lévesque

ISSN

0828-5608 (print)
1923-0907 (digital)

Explore this journal

Cite this article

Monette, M. (2008). Qui l'aurait cru? *XYZ. La revue de la nouvelle*, (94), 9–13.

Tous droits réservés © Publications Gaëtan Lévesque, 2008

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

https://www.erudit.org/en/

Qui l'aurait cru ?
Madeleine Monette

À Michel Robitaille

Les théâtres sont déserts. Tout à coup les théâtres sont déserts, et l'on invite les gens à faire un effort pour se divertir. Enfin, pour aller au moins s'asseoir dans les salles, occuper les fauteuils et applaudir. Faire les gestes qu'il faut. Ceux qui devraient venir tout naturellement, mais qui paraîtront étranges et déplacés après la tuerie, l'attentat démentiel. Comme feuilleter le programme, s'entasser dans le foyer à l'entracte, regagner sa place parmi les dernières voix éparses, en consentant à s'émouvoir d'un spectacle. En s'arrachant un peu à l'autre réalité, celle qui attend dehors. Non, celle qui n'attend pas et qui s'insinue partout avec une odeur. Puis applaudir à la chute du rideau, acclamer des acteurs qui font aussi un effort. Qui sont revenus sur les planches et qui se démènent devant de maigres auditoires. Applaudir, mais comment applaudir ?

□

Un ami a téléphoné hier soir de l'autre côté de la frontière, en grand désarroi, rempli de colère et de compassion. Peut-être ne tolérait-il plus sa propre impuissance, mais son agitation et sa tristesse avaient quelque chose d'avide, si bien qu'il semblait jaloux de n'être pas là, dans cette atmosphère âcre et morne qui ridiculise le ciel bleu, au milieu du va-et-vient des sirènes.

Dans le chaos de la conversation, il a fait une drôle de suggestion décalée, sans proportion avec l'ampleur de ses sentiments. Mais j'y pense, personne n'entre plus dans la ville. Les spectacles les plus courus, ceux qui affichaient « complet » pour de nombreux mois à

venir, sont en manque de public. Tu pourrais voir ce que tu veux. *The Producers!*... Le bijou d'irrévérence de Mel Brooks. Même ce grand succès du moment doit se jouer devant des fauteuils vides. Tu pourrais obtenir des billets, c'est certain. Tout le monde dit que la vie doit reprendre son cours. Il n'y aurait pas de honte. La ville doit relever le front. On peut voir une comédie sans avoir le cœur à rire. Et sans rire non plus. Les théâtres ne peuvent pas s'éteindre les uns après les autres. Sombrer dans un noir total de caves humides. Après le choc, il ne faut pas continuer de mourir à petit feu, au cœur de la dévastation. Nourris ta peine, écoute-la autant qu'il faut. Mais sors de chez toi ! Ne laisse pas tomber les artistes. Tu vois ça d'ici, tous ces acteurs et ces musiciens sans travail. Tous ces danseurs. Et il n'y a pas qu'eux. La beauté et l'imagination n'ont pas rendu leur dernier souffle. La fantaisie non plus. Tu le savais, toi, que les théâtres de Londres sont restés ouverts pendant le Blitz ?

Il prêchait pour lui-même autant que pour elle, surpris de lui recommander une comédie musicale dans une situation pareille, mais conscient du poids et même de l'attrait inavouable de ses arguments, déjà sanctionnés d'ailleurs par l'omniprésent monsieur le maire. Et puis si l'on pouvait régler une note de restaurant en faisant un chèque à la Croix-Rouge, c'est qu'on nageait dans l'imprévisible et l'improbable, guidés par de nouvelles nécessités.

□

Le spectacle ne commencera que dans deux heures, pourtant une cinquantaine de personnes font la queue devant le théâtre, et le même tableau se répète sous d'autres marquises du quartier aux enseignes tapageuses. Pendant que la nation est en deuil, on éprouve malgré soi une excitation fébrile à l'idée de voir sur scène de grandes vedettes comiques, dans un spectacle que les critiques trouvent éblouissant et hilarant, on hésite à se féliciter d'avoir réussi un beau coup, puisque l'entrée des spectateurs en stand-by est pour ainsi dire assurée, mais au moins on est fiers de ses scrupules. Dans la petite foule patiente, chacun est animé du même sens civique, habité par la même douleur trop facile à raviver qui court de l'un à l'autre, si

immense qu'elle ne tient pas dans un seul corps. D'où peut-être ces rassemblements spontanés dans les squares, d'où peut-être cette sympathie qui lie de parfaits étrangers dès le premier regard.

Du guichet jusqu'au trottoir, les employés du théâtre appliquent les règles habituelles avec rigueur. Les inconditionnels de la culture au sourire accablé, les tristes optimistes qui sont venus là en espérant mettre vite la main sur des billets, puis se diriger vers un restaurant des environs, ne peuvent donc aller nulle part. Ils sont captifs des absents dont on garde les places jusqu'à la dernière minute pour la forme, car ceux-là ne téléphonent pas tous pour réclamer un remboursement ou choisir une nouvelle date. Et sait-on jamais ?... Des touristes, des banlieusards intrépides se risquent peut-être en ce moment même dans la ville où tout, n'importe quoi ou n'importe qui, peut encore sauter d'un instant à l'autre, parmi les citadins qui pourtant continuent de vivre, de mettre un pied devant l'autre, puis de poser la tête sur leur oreiller.

Pour passer le temps jusqu'à vingt heures, on lit le journal comme s'il ne s'agissait pas d'une véritable sortie, on converse avec ses voisins de file dont la familiarité immédiate tient de la solidarité. Parce qu'on ne vient pas seulement au théâtre, on y vient dans les circonstances. Et même quand on échange des banalités, l'horreur ne manque pas d'affleurer. Au fond, les bavardages n'ont qu'un seul sujet. C'est comme cela maintenant, surtout entre inconnus.

Lorsqu'on apprend que l'un des comédiens principaux, le plus flamboyant des deux, sera remplacé par sa doublure, on exprime sa déception sans aller jusqu'à le blâmer. Et s'il avait plus de respect pour les morts que son public, ose-t-on peut-être se demander, s'il lui faisait la leçon en acceptant d'être tendre et sensible, complètement défait ? En même temps, il est clair qu'on se sent un peu abandonnés, qu'on ne peut s'empêcher de penser qu'il trahit la ville, qu'il manque de nerf ou se montre complaisant, qu'il s'accorde un répit parce qu'il est sûr de ne pas faire salle comble. À moins qu'il ne soit vraiment en vacances ?

Et c'est avec un brin de dépit que la colonne enfin se met en branle, cortège funèbre en route vers une fête.

□

Dès le début, la musique semble amoureuse des mythes et des excès du showbiz. Rien ne fait l'effet d'être neuf ou frais, et cela devrait être réconfortant, réjouissant même. Un vaudeville maniaque fonce allègrement vers son climax absurde, en transformant des stéréotypes bruts en caricatures démesurées. Le spectacle est un prodigieux free-for-all brillamment orchestré, où aucune vache sacrée n'est épargnée, aucune occasion d'être politiquement incorrect n'est ratée, aucun monstre n'est trop sinistre pour les feux de la rampe.

Les numéros se succèdent à un bon rythme, lestes et féroces, vulgaires avec ardeur et entrain. Ils exaltent les plaisirs impies du grand music-hall américain, dans un hommage moqueur qui séduit l'auditoire gagné d'avance, mais sur ses gardes. On rit avec gratitude, tant on est oppressés par le cauchemar des derniers jours. Mais on craint de trop s'amuser. Après tout on est des gens décents, et il s'en faudrait de bien peu que la rigolade tourne aux larmes, dans un émoi soudain sans fond.

Par sympathie pour les acteurs, qui ont des bleus à l'âme comme tout le monde et qui bouffonnent à leur corps défendant, on reste bon public malgré le malaise que ne peut manquer de causer un parallèle inattendu, une comparaison insidieuse. Mais se peut-il que personne n'y ait pensé d'avance ? Que personne ne s'y soit préparé ? Hitler a beau réincarner Judy Garland, danser et chanter avec la grâce d'un cygne, il a beau être entouré de S.S. aux jambes de Rockettes, dans une superproduction délirante et extravagante, comment n'évoquerait-il pas l'hécatombe de l'heure ? Ces jours-ci, n'a-t-on pas trop le carnage en tête pour pouvoir dissocier longtemps de l'holocauste ce tyran burlesque ? L'ironie devient grinçante, les limites de l'humour reculent tandis qu'on essaie de revenir à la légèreté du spectacle, au rire qui n'endosse aucun crime.

Ou n'est-ce qu'elle ?... Non, elle jurerait que cette petite foule attachante, écorchée vive, bat d'un seul cœur. Avec une vulnérabilité de grand malade en mal de répit, mais qui sait encore se rebiffer. Redresser une main sur son drap pour protester.

□

Le rideau tombe sur les comédiens en sueur et à bout d'énergie, étonnés d'avoir survécu à leur joyeuse cavalcade effrénée, d'être arrivés au bout de leur farce exorbitante sans être morts de frivolité, tandis que les spectateurs se lèvent pour les applaudir dans un élan qui a quelque chose de fraternel, qui ressemble à un acte de secours.

Mais lorsque la scène réapparaît sous un éclairage cru, les acteurs sont alignés devant l'auditoire et se refusent à faire la révérence, comme s'ils ne s'étaient pas donnés en spectacle, ou comme s'il ne s'agissait déjà plus de cela. Leurs visages sont sérieux, marqués de la même douleur que ceux des piétons qui se perdent dans leurs pensées à travers la ville, qui s'attardent devant les autels commémoratifs improvisés ou les murs couverts de photos de disparus, qui s'inclinent étranglés d'émotion devant les casernes de pompiers. Le public en est surpris, un instant interdit au point que les applaudissements faiblissent, puis il redouble d'admiration et d'affection pour les acteurs, qu'il ovationne de plus belle.

Alors les comédiens entonnent a cappella un hymne à l'Amérique, en douceur puis avec une force grandissante, une nudité de sentiments poignante. Ils sont suivis bientôt des spectateurs les moins timides, auxquels le reste de l'auditoire finit par se joindre. Personne n'a l'air d'en croire ni ses yeux ni ses oreilles, tous sont soulevés comme par une âme collective, dans un immense émoi tremblant.

Elle reste d'abord silencieuse parmi eux, n'est-elle pas d'une autre espèce ? D'ailleurs elle ne connaît pas toutes les paroles. Mais les voix franches de ces gens meurtris, dans cette ville mutilée, sont également sa voix. Elles sortent également de sa bouche. Et la voilà qui pleure. Submergée par une douleur presque chaude. Et la voilà qui forme des mots d'une voix grêle, qui chantonne sur un filet d'air. Regarde-toi, se dit-elle. Mais la salle entière n'est qu'une gerbe de bonnes intentions.

Un hymne à l'Amérique, et elle pleure. Qui l'aurait cru ?